

Roger de taevernier

Roger de taevernier est né le premier août 1940. Ses parents, Alfons de taevernier (natif de Schoten) et Elisabeth Van Doninck (de Wuustwezel) se sont installés après leur mariage en 1939 dans la Oude Vaartstraat 60 à Turnhout. En effet, le père Alfons (Fons) travaille pour 'Royal Dutch Shell' et est directeur commercial pour les provinces d'Anvers et du Limbourg. Turnhout se situe au centre de ses deux régions.

La mère a de quoi s'occuper avec son ménage. Elle habite loin de sa famille et prend soin de son mari et de leurs deux enfants. C'est la guerre. Pour les ménagères cela signifie de longues files d'attente pour échanger les tickets de rationnement et, vu la pénurie, organiser des extras pour les enfants qui poussent vite et qu'on veut voir sortir bien habillés.

Gust Wouters, un bon ami de Fons, est le chef du M.N.B. (ou B.N.B. en Flandre) pour la Province d'Anvers. Le 1er juillet il a incorporé Fons dans son groupe de résistance. Fons est un membre important, car il dispose d'une voiture de fonction et il est obligé de se rendre régulièrement à Bruxelles. La presse clandestine qu'il apporte de Bruxelles est distribuée via la bibliothèque.

Tous les membres du groupe de résistance de Turnhout/Mol deviennent des lecteurs assidus et doivent très souvent changer leurs livres à la bibliothèque. Gust Wouters, le bibliothécaire, et son assistant, Kamiel Van Baelen, parviennent donc facilement à insérer des messages dans les livres, ce qui rend la lecture 'intéressante'.

Des témoignages parvenant de tout le pays confirment que les résistants étaient souvent des jeunes qui aimaient s'amuser. Ils débordaient de patriotisme, mais leur engouement et leur zèle pour la bonne cause ne compensaient nullement leur manque d'expérience. Le dynamisme et l'intrépidité résultaient parfois en indiscretions, ce qui peut avoir des conséquences fatales en zone occupée. Ils n'étaient pas de taille à faire face à l'Anwehr allemand.

Fons n'appréciait pas l'occupant allemand et ne s'en cachait pas. Plus tard son camarade Frans Beck de Turnhout témoignera:

‘J’allais boire un verre avec Fons à Saint Pierre. Le chef de la Geheime Polizei Turnhout entra et offrit un demi. Fons accepta, regarda l’Allemand intensément et laissa glisser le verre de sa main. L’Allemand était furieux. Fons continuait à le regarder. J’étais terrifié. Je pensais qu’il allait nous descendre sur place. Je suis sûr que cet homme n’a **jamais** oublié ni pardonné. D’ailleurs il était présent lors de l’arrestation de Fons.’

La distribution de la presse clandestine est pour l’occupant absolument inacceptable et beaucoup d’hommes et de femmes jeunes ont pu réfléchir à cela dans les camps de concentration. Les résistants de Turnhout/Mol vont cependant beaucoup plus loin.

Ils recherchent et cachent les pilotes alliés qui pour sauver leur vie ont dû sauter en zone occupée. Ils cherchent à les faire ramener en Angleterre via la France et l’Espagne. Ils rassemblent pour en informer Londres toute information concernant les déplacements de troupes et de matériel par chemin de fer, par voie d’eau ou par la route.

En Campine, il y a régulièrement des largages d’armes. La réception du largage d’armes au SAS 7 sur le domaine royal de Geel (Geel ten Aard) échoue. Le camion est en panne et les armes sont cachées sur place pour être reprises le lendemain. Le lendemain cependant des officiers allemands vont chasser dans le domaine royal. Les traqueurs tombent ‘par hasard’ sur les caisses d’armes et les parachutes et l’efficace machinerie Gestapo se met en route. Les dénonciateurs font leur travail, d’autres sont contraints par des arguments convaincants à partager ce qu’ils savent.

Début février Geraldine Van Caekenberghe, infirmière auprès de l’Abwehr, a vu une liste sur laquelle figuraient les noms des personnes qui devaient être arrêtées le 7 février. Elle en informa le chef du groupe de résistance et tous les membres sont avertis. Elle jouait cependant un double rôle étant donné qu’elle tenait également l’Abwehr au courant des activités de la résistance. Après l’arrestation de tous les membres elle a été abattue par un résistant.

L’Abwehr toutefois sait que le groupe de résistance de Turnhout ‘s attend à des arrestations imminentes. Le tuyau vient de S.P., belle-sœur et amie de famille de Gust Wouters. Lors de ses fréquentes visites elle a probablement saisi la tension et capté d’autres signaux.

Gust fuit, mais il ne sait pas qu'il est poursuivi par la G.F.P. (Geheime Feldpolizei). Dans l'espoir de pouvoir identifier d'autres membres du groupe, il est suivi jusqu'à Bruxelles. Personne ne le rejoint et il ne prend contact avec personne.

Gust est arrêté dans le tram, tôt le matin du 7 février et est transféré à la Kriegswehrmachtgefängnis, Begijnenstraat, à Anvers.

Pendant que Gust s'enfuit à Bruxelles, Fons se cache...

Derrière la maison de la Oude Vaartstraat il y avait un puits en forme de L où il se cachait régulièrement.

Le petit Roger est réveillé par le tapage infernal que font les soldats allemands pendant leur rafle dans la nuit du 15 au 16 février 1944. Le bruit de leurs lourdes bottes remplit la maison. De sa chambre à coucher la mère hurle à tue-tête, de manière presque hystérique, contre les soldats.

Fons est découvert et emmené.

Pendant longtemps Roger qui a presque quatre ans souffrira suite à cet événement d'angoisses et de cauchemars.

Dans les jours et les semaines qui suivent les autres sont également arrêtés. Tous les membres du groupe de résistance B.N.B.-Turnhout-Mol (29 hommes en tout) sont pris. Ils se retrouvent dans la prison de la Begijnenstraat à Anvers.

Fons de taevernier est enregistré à Anvers sous le numéro 1058. Le temps des interrogatoires, qui durent plusieurs semaines, il se trouve en strict Einzelhaft (isolement cellulaire) dans la cellule 298. Seul dans sa cellule, rien à faire, seul avec ses pensées, qui vont sans cesse à Turnhout, à ses enfants et à sa femme enceinte. Se débrouillent-ils sans lui ?

La nouvelle de la naissance de sa fille Betty, le 25 juin 1944, ne lui est jamais parvenue.

Dans la petite cellule il trouve un lit de fer avec une paille et une couverture, un broc et une cuvette et un Kübel (seau de toilette). Jos Aerts a témoigné :

‘Ils ne disposaient que de quelques mètres pour se mouvoir, en tout et pour tout 240 carreaux gris et noir de 20 x 20 cm, alignés en alternance... ‘

Le menu frugal comprend le matin un jus qu’on appelle café, deux morceaux de sucre et un quignon de pain, le midi et le soir ‘une soupe’ (un liquide qui ressemble à de l’eau et dans lequel nagent quelques morceaux de navet ou de betterave).

Le matin ils reçoivent aussi un Kübel propre et un seau d’eau pour se laver et pour nettoyer leur cellule.

Très souvent ils sont transférés de la Begijnenstraat aux bureaux de la Gestapo pour des interrogatoires plus poussés. Le major Bosch se fait assisté lors de ces interrogatoires par un dactylo et au moins un spécialiste interrogateur-bourreau.

Plusieurs témoins ont déclaré qu’ils ont vu comment Fons a été trainé dehors, saignant suite aux tortures, plus mort que vif.

Nous pouvons nous représenter ce que cet homme ressentait quand, le lendemain, il était une fois de plus ramené à la voiture pour un autre interrogatoire, pour d’autres tortures.

Après des semaines d’isolement Fons se retrouve quand même dans une cellule commune (129 plus tard 135) où il retrouve des camarades. Dans le groupe son caractère optimiste rejaillit et il se met à remonter le moral des autres. Comme dans les autres prisons et les autres camps l’invention de menus exquis et spéciaux pour le jour de la libération devient le passe-temps favori pour chasser la faim de ces hommes affamés.

Aussi longtemps qu’ils sont à la Begijnenstraat ils peuvent écrire des lettres à leur famille et recevoir de l’argent sur un ‘konto’. Avec cet argent ils peuvent se procurer un journal ou une mauvaise bière.

‘Et je repense aux soirées quand avant d’aller se coucher il sortait de sa poche la photo de sa femme et de ses enfants. Il les embrassait tendrement. C’était si émouvant. A chaque fois ses yeux et les miens se remplissaient de larmes.’ (le docteur Bremans – compagnon de cellule) (voir photo).

Le 22 juin avant le lever du jour les prisonniers de la résistance de Turnhout et de Mol ont dû sortir de leur cellule et se rassembler dans le couloir central de la prison. La joie des retrouvailles est brève. Assez vite le groupe, accompagné de douze SS, est conduit à l’arrêt de tram le plus proche.

Le premier tram qui arrive est réclamé. Les voyageurs doivent descendre et le contingent de prisonniers avec leur escorte sont conduits à la gare centrale où un train pour Bruxelles les attend. A ce moment précis le Révérend Père Neyrinck de Turnhout se trouve sur le quai. Père et lui se font signe et essaient d'échanger quelques mots.

Suite à un bombardement le transport ferroviaire est sérieusement perturbé à Vilvorde. Les prisonniers doivent descendre du train et se rendent à pied en direction de Bruxelles. Les derniers kilomètres vers la prison de Saint-Gilles se font de nouveau en tram.

A Saint-Gilles ils sont rassemblés dans le baraquement II. Le régime est plus libre que dans la prison où ils partageaient les cellules à 3 ou à 4. Dans la baraque ils peuvent se déplacer 'librement' et se parler sans contrainte. Les hommes de Turnhout forment un groupe très lié et pour démontrer leur sentiment de solidarité ils se laissent tous pousser la moustache.

La qualité de la nourriture est meilleure qu'à Anvers, mais les portions sont plus petites. La distribution se fait par les prisonniers et ce n'est que lors de l'octroi d'un « supplément » qu'il y a parfois du tapage, car la sensation de la faim est permanente.

Pour le reste, il n'y avait rien à faire : aucune activité. Il fallait seulement attendre. Attendre quoi ?

Il y a parfois des confrontations avec ceux qui ont succombé sous les tortures et qui ont parlé. On ne leur reproche rien. Ils ont tous souffert les mêmes tortures et ils savent combien elles peuvent être raffinées et inhumaines.

Après la guerre, Jos Aerts déclare :

‘Ils se serraient de nouveau la main. C'était nécessaire, car dans les mois difficiles qui allaient suivre ils allaient avoir besoin les uns des autres.’

Gust Wouters n'est plus avec eux à Saint-Gilles. Il est resté à la Begijnenstraat. Il sera transporté en Allemagne où il sera fusillé le 31 janvier 1945 à Sonnenburg.

Les Alliés ont débarqué en Normandie le 6 juin 1944 et avancent lentement mais sûrement à travers la France en direction de la frontière allemande, c'est-à-dire en direction de Bruxelles. Le 20 juillet 1944 un attentat à la vie d'Hitler échoue. Une

plus grande animosité s'empare du commandement de l'armée allemande. Les convois de prisonniers vers le grand et redouté Reich s'intensifient et se succèdent plus rapidement.

Pendant la promenade du 21 juillet, dans un accès de patriotisme, les prisonniers chantent à pleins poumons l'hymne national belge. Ceci n'est pas apprécié et le transport vers l'Allemagne est avancé.

Le 26 juillet un convoi part de Saint-Gilles pour Bayreuth. La 'bande de Turnhout' est alors scindée, car il ne s'agit pas de leur convoi. Ordnung muss sein! Un convoi se compose toujours d'un nombre fixe de prisonniers. Pour compléter le transport en question 4 hommes sont séparés de leur groupe. L'un d'eux est Fons de taevernier. Avant leur départ, leurs pauvres possessions leur sont rendues avec, en guise d'extra, un colis de la Croix Rouge.

Le voyage à Bayreuth (passant par Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, Nuremberg et Bamberg) dure deux journées entières. Deux longues journées qu'ils passent serrés les uns contre les autres ; une centaine d'hommes dans un wagon à bestiaux, s'efforçant de rester debout car ils sont trop nombreux pour pouvoir s'asseoir. Il ne faut pas longtemps pour que la chaleur et le manque d'air frais fassent des ravages; il y a des cris, certains perdent conscience.

Ils arrivent à Bayreuth le 27 juillet 1944. Peu après le groupe est de nouveau complet, car les autres font partie du convoi suivant.

Dans la gare de Bayreuth ils sont enchaînés cinq par cinq. Sur le chemin de la prison, ils sont accueillis par des huées et par des femmes qui leur crachent au visage. La population locale leur est hostile, car elle est à présent elle aussi touchée par les bombardements et subit les frustrations de la guerre.

Dans la Kriegsgefängnis für NN-Gefangenen (Nacht und Nebel) de Bayreuth ils doivent à nouveau remettre leurs effets personnels. Après vérification, ils sont enfermés à trois dans une cellule bien trop petite.

Les prisonniers sont répartis en équipes, car à Bayreuth on travaille nuit et jour.

Les tenues militaires des soldats tombés au front sont réparées ou transformées en chiffons. Le régime est dur. Le travail pénible et la nourriture insuffisante sont trop lourds pour les prisonniers déjà très affaiblis.

Le groupe de Turnhout est une fois de plus scindé. Fons et trois de ses camarades restent à Bayreuth tandis que les autres sont transportés à Ebrach, Bamberg et vers la mi-décembre à Flossenbürg.

Le 1^{er} décembre ils partent enchaînés deux par deux pour leur dernier voyage à travers l'Allemagne, via Nürnberg au camp de concentration de Dachau. Ce camp de concentration, ouvert le 22 mars 1933, peut être considéré comme une 'école supérieure' (Schule der Gewalt) pour la formation des gardiens et des chefs de camps SS. Ici, l'humiliation et le massacre des prisonniers politiques se réalisent à la perfection. Dachau est une 'perle' dans son genre.

Après l'échec de l'offensive des Ardennes les armées alliées marchent de toutes parts sur Berlin. Au fur et à mesure que les alliés avancent les camps de concentration sont 'vidés'. Beaucoup de survivants aboutiront à Dachau, avec ou sans escale. (les fameuses marches de la mort)

Dachau est absolument surpeuplé et les rations quotidiennes se limitent à une soupe à l'eau. A défaut de protéines et de vitamines les prisonniers maigrissent à coup d'œil.

Poux et puces infestent le camp. Une terrible épidémie de typhus éclate.

Fons de taevernier, le numero 134.966, est contaminé et meurt le 1^{er} février 1945 dans le bloc 30.

Quand les survivants commencent à revenir d'Allemagne mère de taevernier, en compagnie de ses enfants, attend au Béguinage ou à la Kasteeldreef. Ils sont choqués à la vue de ces squelettes épuisés, vêtus de haillons, regardant dans le vide, certains couverts d'ulcères. La plus grande déception est cependant que Fons, époux et père, n'est jamais là. Le 7 juillet 1945 une lettre du 'Commissaire pour le rapatriement' part de Bruxelles à l'attention du maire de Turnhout avec la prière 'd'informer, avec la circonspection qui s'impose, la famille de son décès'.

Roger se souviendra toujours de cette image : sa mère à la table de cuisine, en larmes... si souvent.

Des 29 résistants de Turnhout/Mol arrêtés cinq seulement ont survécu aux camps de concentration. Ils avaient tenu, la plupart au prix d'une santé en piteux état.

Elisabeth Van Doninck, veuve de taevernier, se remarie en 1948 avec Jan Schepens, un militaire de carrière, officier dans l'armée d'occupation et le ménage s'installe à Siegen (Allemagne). Roger y est confronté avec les hommes revenus handicapés du service actif, imposé ou non, au front et avec l'extrême pauvreté qui règne dans cette Allemagne détruite. Il finit ses études secondaires à l'Ecole Belge internationale en Allemagne et 's inscrit à Louvain pour des études en sciences économiques. Après ses études il commencera une carrière internationale chez Renault.

A douze ans Roger visite Dachau. Son intérêt pour connaître le passé est suscité. Après sa retraite il ne pourra pas longtemps résister au besoin de comprendre pourquoi sa mère dans les premières années après la guerre, quand la situation était très difficile, répétait sans cesse :

'Qu'est que père nous a fait ! '.

Ce n'est qu'après son second mariage en 1948 qu'elle retrouvera la paix.

Elle a toujours bien conservé tout ce qui concernait cette sombre période et Roger a complété et structuré cette documentation.

Roger est à présent: Président de l'Amicale belge de Dachau
 Président de l'Amicale des prisonniers Nacht und Nebel.